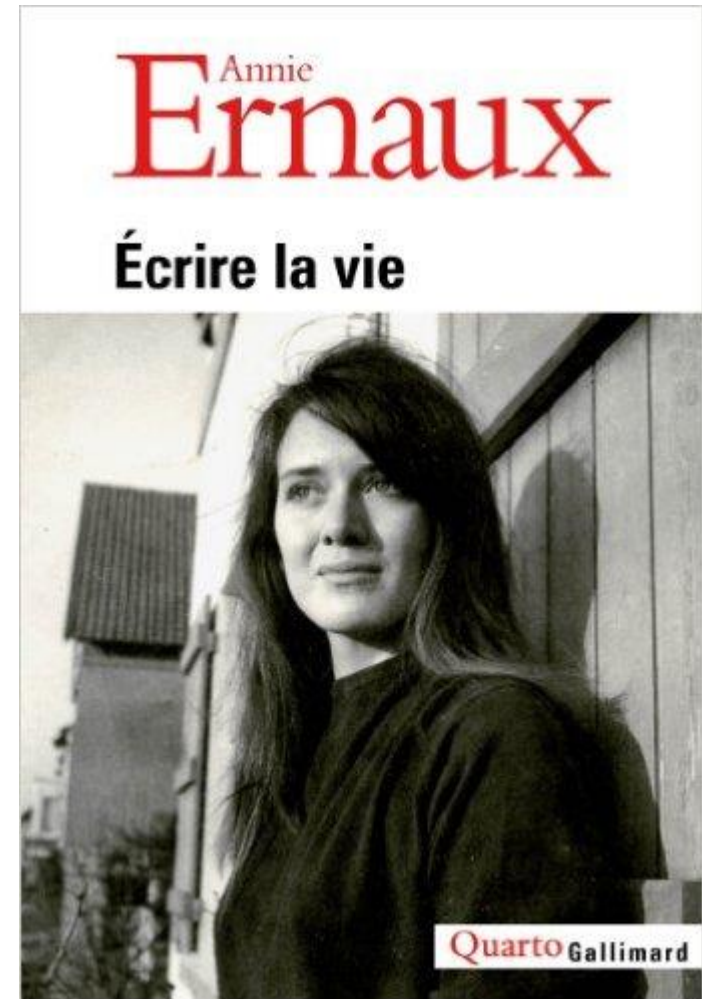
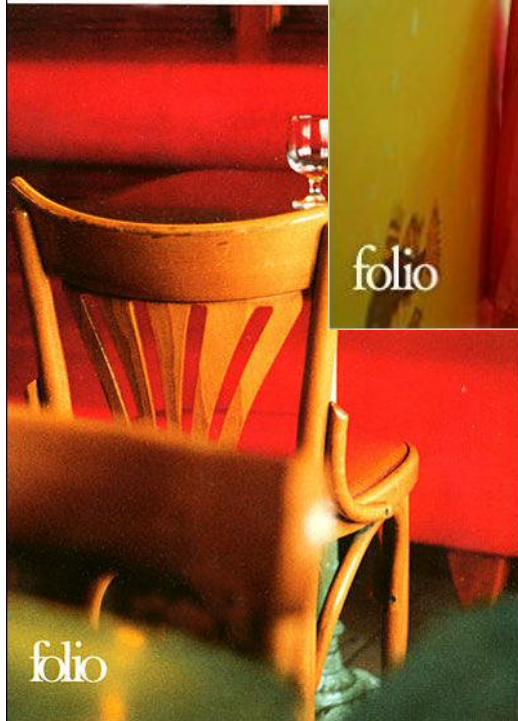


Annie ERNAUX,
La place, Les
armoires vides,
Une femme, Les
années



Identité et diversité dans l'œuvre d'Annie ERNAUX

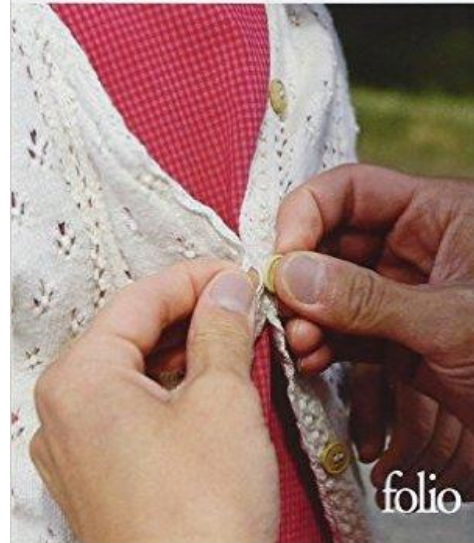
Annie Ernaux
La place



Annie Ernaux
Les armoires vides



Annie Ernaux
Une femme



Annie Ernaux
Les années



Enjeux et problématique

Les premières œuvres d'Annie ERNAUX décrivent l'univers dans lequel elle a été élevée, à Yvetot, en Normandie, près de ses parents qui tenaient un café-épicerie. Le matériau de ces livres est donc essentiellement autobiographique. Au fil des pages, Annie ERNAUX construit son identité, mais la singularité de cette construction repose sur une rupture sociale, celle d'avec son milieu d'origine.

L'œuvre d'Annie ERNAUX est à la fois marquée par une démarche sociologique (cf. les travaux de Pierre BOURDIEU et, en particulier, *La Distinction. Critique sociale du jugement*), rendant compte d'une différenciation de classe (esquissant par là une redéfinition de l'autobiographie), et un style d'écriture, « l'écriture plate », qui, par sa distance objective, répond à une volonté de ne pas trahir ses parents et le monde dont elle est issue.

Dans le cadre de l'objet d'étude « Identité et diversité » et de la question du programme « Doit-on renoncer aux spécificités de sa culture pour s'intégrer dans la société ? », il est intéressant d'amener les élèves à lire des extraits de différents ouvrages d'Annie ERNAUX qui, ensemble, permettent d'appréhender la construction d'une identité dans la diversité sociale : *Les armoires vides*, *La place* et *Une femme*, orientés sur son enfance et son adolescence ; *Les années*, sorte de synthèse de son œuvre. On peut ainsi étudier la manière dont **les livres d'Annie ERNAUX traduisent « la déchirure culturelle : celle d'être une "immigrée de l'intérieur" de la société française »¹ et la réconciliation avec sa culture d'origine.**

Groupement de textes : choix des extraits

- *Les armoires vides* : « Elles arrivent, elles sont là, mes années glorieuses, depuis que je les attendais. » à « ... et puis, tout ça à cause d'un type en costume, en boutons de manchettes qui leur en fout plein la vue, Racine, ut avec le subjonctif... ». (Folio, pp. 157 à 160)
- *La place* : « Je travaillais mes cours, j'écoutais des disques, je lisais, toujours dans ma chambre. » à « Un jour : "Les livres, la musique, c'est bon pour toi. Moi je n'en ai pas besoin pour vivre." » (Folio, pp. 79 à 83)
- *Une femme* : « Elle a cessé d'être mon modèle. » à « À certains moments, elle avait dans sa fille en face d'elle, une ennemie de classe. » (Folio, pp. 63 à 65)
- *Les années* : « Sans doute elle ne pense qu'à elle, en ce moment précis où elle sourit, à cette image d'elle... » à « Ses parents, qu'elle avait entraînés là contre leur gré, se demandaient s'ils avaient assez d'argent pour payer les consommations. » (Éditions Gallimard, pp. 66 à 67)

Séance 1 : L'entrée dans l'œuvre d'Annie ERNAUX

Séance à dominantes lecture cursive et oral (Entraînement à l'épreuve du baccalauréat, « compétences de lecture », question n° 1).

Lire l'ensemble des extraits.

Présenter le corpus : montrer ce que ces textes ont en commun ; identifier ce qui varie dans l'écriture de chacun d'eux ; élaborer la problématique de lecture.

« Roman » pour *Les armoires vides* ; récits « auto-socio-biographiques » pour *La place* et *Une femme* ; « nouvelle forme d'autobiographie » pour *Les années*.

Séance 2 : Une « transfuge de classe »

Séance à dominantes lecture analytique et étude de la langue.

Analyser dans *Les armoires vides* la comparaison de deux mondes (le monde mi-ouvrier mi-paysan des parents opposé à l'univers de l'école et des « gens bien »), la place de la narratrice et l'image d'une « transfuge de classe ».

Étudier plus particulièrement l'écriture qui rend compte de ces deux mondes et de la rupture sociale : « l'écriture très violente, avec un lexique véhiculant les langages "illégitimes", une syntaxe de type populaire. » (cf. Annie ERNAUX, *L'écriture comme un couteau*, op. cit., page 35).

Séance 3 : Construire son identité

Séance à dominante lecture analytique.

Analyser à travers les deux extraits de *La place* et d'*Une femme*, la construction d'une identité culturelle, sociale, féminine qui se fait *contre* le père et *contre* la mère.

Voir en quoi ces textes relèvent de ce qu'Annie ERNAUX appelle « l'écriture plate » et en quoi cette écriture d'une distance objective répond à une volonté de ne pas trahir ses parents et le monde dont elle est issue.

Séance 4 : Une « forme nouvelle d'autobiographie »

Séance à dominante lecture analytique.

Analyser dans *Les années* la manière dont Annie ERNAUX revient sur les années évoquées dans les trois autres récits.

- L'usage de la photographie ;
- La manière de mettre le monde en mots : nouveau mode d'écriture (journal, notes de calepin, utilisation de phrases sans majuscule et sans point, ...);
- Le « elle » qui se substitue au « je »;
- Une « forme nouvelle d'autobiographie, impersonnelle et collective ».

Séance 5 : Identité et diversité

Séance à dominante lecture cursive et oral.

Reprendre l'ensemble des textes, les relire dans leurs différentes variations de contenu et d'écriture.

Analyser les titres.

Répondre à la problématique de lecture.

Mettre en perspective la lecture de ce groupement au travers de l'objet d'étude et de la question du programme :
« Doit-on renoncer aux spécificités de sa culture pour s'intégrer dans la société ? »

Séance 6 : Évaluation

Séance à dominante écriture (Entraînement à l'épreuve du baccalauréat).

Annales zéro – sujet n° 3 – mars 2011

Évaluation des compétences de lecture (10 points)

Présentation du corpus

Question n° 1 : A partir de ces deux textes, présentez en trois à six lignes le projet d'écriture d'Annie Ernaux dans ce livre qu'elle consacre à sa mère. (3 points)

Analyse et interprétation

Question n° 2 : Par quels procédés d'écriture (rôle du « je », construction des phrases, rôle des paroles rapportées, utilisation des temps verbaux) l'auteur donne-t-elle l'impression au lecteur de chercher une vérité sur sa mère ? (4 points)

Question n° 3 : Expliquez en quoi le livre d'Annie Ernaux met en relation des expériences individuelles avec des questions collectives. (3 points)

Évaluation des compétences d'écriture (10 points)

Pensez-vous que les œuvres dans lesquelles les auteurs racontent leur vie et celle de leurs proches n'ont d'intérêt que pour leur entourage ou qu'elles peuvent concerner tous les lecteurs ? Vous répondrez à cette question dans un développement argumenté d'une quarantaine de lignes en vous appuyant sur les textes du corpus, sur vos lectures de l'année et sur vos connaissances personnelles.

Texte 1

C'est une entreprise difficile. Pour moi, ma mère n'a pas d'histoire. Elle a toujours été là. Mon premier mouvement, en parlant d'elle, c'est de la fixer dans des images sans notion de temps : « elle était violente », « c'était une femme qui brûlait tout », et d'évoquer en désordre des scènes, où elle apparaîtrait. Je ne retrouve ainsi que la femme de mon imaginaire, la même que, depuis quelques jours, dans mes rêves, je vois à nouveau vivante, sans âge précis, dans une atmosphère de tension semblable à celle des films d'angoisse. Je voudrais saisir aussi la femme qui a existé en dehors de moi, la femme réelle, née dans le quartier rural d'une petite ville de Normandie et morte dans le service gériatrie d'un hôpital de la région parisienne. Ce que j'espère écrire se situe sans doute à la jointure du familial et du social, du mythe et de l'histoire. Mon projet est de nature littéraire, puisqu'il s'agit de chercher une vérité sur ma mère qui ne peut être atteinte que par des mots. (C'est-à-dire que ni les photos, ni mes souvenirs, ni les témoignages de la famille ne peuvent me donner cette vérité.) Mais je souhaite rester, d'une certaine façon, au-dessous de la littérature. [...]

Ceci n'est pas une biographie, ni un roman naturellement, peut-être quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire. Il fallait que ma mère, née dans un milieu dominé, dont elle a voulu sortir, devienne histoire, pour que je me sente moins seule et factice dans le monde dominant des mots et des idées où, selon son désir, je suis passée.

Je n'entendrai plus sa voix. C'est elle, et ses paroles, ses mains, ses gestes, sa manière de rire et de marcher, qui unissaient la femme que je suis à l'enfant que j'ai été. J'ai perdu le dernier lien avec le monde dont je suis issue.

Annie Ernaux, *Une femme* (1987)

Texte 2

Avec le mouvement d'industrialisation des années vingt, il s'est monté une grande corderie qui a drainé toute la jeunesse de la région. Ma mère, comme ses sœurs et ses deux frères, a été embauchée. Pour plus de commodité, ma grand-mère a déménagé, louant une petite maison à cent mètres de l'usine, dont elle faisait le ménage le soir, avec ses filles. Ma mère s'est plu dans ces ateliers propres et secs, où l'on n'interdisait pas de parler et de rire en travaillant. Fière d'être ouvrière dans une grande usine : quelque chose comme être civilisée par rapport aux sauvages, aux filles de la campagne restées derrière les vaches, et libre au regard des esclaves, les bonnes des maisons bourgeoises obligées de « servir le cul des maîtres ». Mais sentant tout ce qui la séparait, de manière indéfinissable, de son rêve : la demoiselle de magasin.

Comme beaucoup de familles nombreuses, la famille de ma mère était une tribu, c'est-à-dire que ma grand-mère et ses enfants avaient la même façon de se comporter et de vivre leur condition d'ouvriers à demi-ruraux, ce qui permettait de les reconnaître, « les D... ». Ils criaient tous, hommes et femmes, en toutes circonstances. D'une gaieté exubérante, mais ombrageux, ils se fâchaient vite et « n'envoyaient pas dire » ce qu'ils avaient à dire. Par-dessus tout, l'orgueil de leur force de travail. Ils admettaient difficilement qu'on soit plus courageux qu'eux. Continuellement, aux limites qui les entouraient, ils opposaient la certitude d'être « quelqu'un ». D'où, peut-être, cette fureur qui les faisait se jeter sur tout, le travail, la nourriture, rire aux larmes et annoncer une heure après, « je vais me mettre dans la citerne. »

De tous, c'est ma mère qui avait le plus de violence et d'orgueil, une clairvoyance révoltée de sa position d'inférieure dans la société et le refus d'être seulement jugée sur celle-ci. L'une de ses réflexions fréquentes à propos des gens riches, « on les vaut bien ». C'était une belle blonde assez forte (« on m'aurait acheté ma santé ! »), aux yeux gris. Elle aimait lire tout ce qui lui tombait sous la main, chanter des chansons nouvelles, se farder, sortir en bande au cinéma, au théâtre voir jouer *Roger la honte* et *Le Maître de forges*. Toujours prête à « s'en payer ».

Mais à une époque et dans une petite ville où l'essentiel de la vie sociale consistait à en apprendre le plus possible sur les gens, où s'exerçait une surveillance constante et naturelle sur la conduite des femmes, on ne pouvait être prise qu'entre le désir de « profiter de sa jeunesse », et l'obsession d'être « montrée du doigt ». Ma mère s'est efforcée de se conformer au jugement le plus favorable porté sur les filles travaillant en usine : « ouvrière mais sérieuse », pratiquant la messe et les sacrements, le pain bénit, brodant son trousseau chez les sœurs de l'orphelinat, n'allant jamais au bois seule avec un garçon. Ignorant que ses jupes raccourcies, ses cheveux à la garçonne, ses yeux « hardis », le fait surtout qu'elle travaille avec des hommes, suffisaient à empêcher qu'on la considère comme ce qu'elle aspirait à être, « une jeune fille comme il faut ».

La jeunesse de ma mère, cela en partie : un effort pour échapper au destin le plus probable, la pauvreté sûrement, l'alcool peut-être. À tout ce qui arrive à une ouvrière quand elle « se laisse aller » (fumer, par exemple, traîner le soir dans la rue, sortir avec des taches sur soi) et que plus aucun « jeune homme sérieux » ne veut d'elle. [...]

Elle désirait apprendre : les règles du savoir-vivre (tant de crainte d'y manquer, d'incertitude continue sur les usages), ce qui se fait, les nouveautés, les noms des grands écrivains, les films sortant sur les écrans (mais elle n'allait pas au cinéma, faute de temps), les noms des fleurs dans les jardins. Elle écoutait avec attention tous les gens qui parlaient de ce qu'elle ignorait, par curiosité, par envie de montrer qu'elle était ouverte aux connaissances. S'élever, pour elle, c'était d'abord apprendre (elle disait « il faut meubler son esprit ») et rien n'était plus beau que le savoir. Les livres étaient les seuls objets qu'elle manipulait avec précaution. Elle se lavait les mains avant de les toucher.

Elle a poursuivi son désir d'apprendre à travers moi. Le soir, à table, elle me faisait parler de mon école, de ce qu'on m'enseignait, des professeurs. Elle avait plaisir à employer mes expressions, la « récré », les « compos » ou la « gym ». Il lui semblait normal que je la « reprenne » quand elle avait dit « un mot de travers ». Elle ne me demandait plus si je voulais « faire collation », mais « goûter ». Elle m'emmenait voir à Rouen des monuments historiques et le musée, à Villequier les tombes de la famille Hugo. Toujours prête à admirer.

Annie Ernaux, *Une femme* (1987)

Séance 7 : Bilan

Séance à dominante oral.

Préparation à l'épreuve orale de contrôle.

Présenter le groupement de textes extraits des œuvres d'Annie ERNAUX :

- Les situer dans la trajectoire de l'auteur ;
- Établir un lien entre ces extraits et l'objet d'étude ;
- Exprimer de façon argumentée un jugement sur le contenu de ces extraits et sur leur écriture.

Références scientifiques

Annie ERNAUX, *L'écriture comme un couteau*, Entretien avec Frédéric-Yves JEANNET, Stock, 2003, page 35.

Annie ERNAUX, « La Distinction, œuvre totale et révolutionnaire » in *Pierre BOURDIEU. L'insoumission en héritage*, ouvrage collectif sous la direction d'Édouard LOUIS, PUF, 2013.

Annie ERNAUX, *Écrire la vie*, Gallimard, Quarto, 2011 (œuvre d'Annie ERNAUX dans une présentation chronologique).

Pierre BOURDIEU, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Éditions de Minuit, 1979.